



**Arnaldur Indridason**  
**Bettý**

**Métailié**  
N O I R 

BIBLIOTHÈQUE NORDIQUE



BETTY

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Cité des Jarres*

Prix Clé de verre 2002 du roman noir scandinave  
Prix Cœur Noir 2006 de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines  
Prix Mystère de la critique 2006

*La Femme en vert*

Prix Clé de verre 2003 du roman noir scandinave  
Prix CWA Gold Dagger 2005 (UK)  
Prix Fiction 2006 du livre insulaire de Ouessant  
Grand Prix des lectrices de *Elle* policier 2007

*La Voix*

Trophée 813, 2007  
Grand Prix de littérature policière 2007

*L'Homme du lac*

Prix du Polar européen *Le Point* 2008

*Hiver arctique*

*Hypothermie*

*La Rivière noire*

Arnaldur INDRIDASON

# BETTÝ

*Traduit de l'islandais  
par Patrick Guelpa*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
2011

Titre original : *Betty*

© Arnaldur Indridason, 2003

Published by agreement with Forlagid, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2011

ISBN : 978-2-86424-813-2

*Ceci devrait être un meurtre tellement désolant que ça n'en serait même pas un, mais seulement un banal accident de voiture qui arrive quand des hommes sont soûls et qu'il y a de l'eau-de-vie dans la voiture et tout ce qui va avec.*

James M. Cain,  
*Le Facteur sonne toujours deux fois*





Je ne me suis pas encore bien rendu compte de ce qui s'est passé, mais je sais enfin quel a été mon rôle dans cette histoire.

J'ai essayé de comprendre un peu mieux tout ça et ce n'est pas facile. Je ne sais pas, par exemple, quand cela a commencé. Je sais quand a débuté ma participation, je me rappelle le moment où je l'ai vue pour la première fois et peut-être que mon rôle dans cette étrange machination avait été décidé depuis longtemps. Longtemps avant qu'elle ne vienne me voir.

Aurais-je pu prévoir cela ? Aurais-je pu me rendre compte de ce qui se passait et me protéger ? Me retirer de tout cela et disparaître ? Je vois, maintenant qu'on sait la façon dont tout ça s'est combiné, que j'aurais dû savoir où on allait. J'aurais dû voir les signaux de danger. J'aurais dû comprendre bien plus tôt ce qui se passait. J'aurais dû... J'aurais dû... J'aurais dû...

C'est curieux comme il est facile de commettre une erreur lorsqu'on n'est au courant de rien. Ce n'est même pas une erreur, tant qu'on ne se rend compte de rien et que c'est beaucoup plus tard que l'on comprend ce qui s'est passé ; tant qu'on ne regarde pas en arrière et qu'on ne voit pas comment ni pourquoi tout cela s'est produit. J'ai commis une erreur. Tomber dans le panneau, une fois encore, voilà ce qui m'est arrivé. Dans certains cas, c'était volontairement. Dans mon for intérieur, je le savais et je savais aussi qu'il y avait danger, mais je ne savais pas tout.

Je pense parfois que sans doute je retomberais encore dans le panneau, si seulement j'en avais l'occasion.

Ils sont très corrects envers moi, ici. Je n'ai ni journaux, ni radio, ni télévision, comme ça je n'ai pas les informations. Je ne reçois pas non plus de visites. Mon avocat vient me voir de

temps en temps, le plus souvent pour me dire qu'il n'y a aucun espoir en vue. Je ne le connais pas bien. Il a une grande expérience, mais il reconnaît lui-même que ce procès risque de le dépasser. Il a parlé avec les femmes dont j'ai trouvé l'adresse, pensant qu'elles pourraient m'aider, mais il dit que c'est plus que douteux. Dans tout ce dont elles peuvent témoigner, très peu de choses concernent l'affaire elle-même.

J'ai demandé un stylo et quelques feuilles de papier. Le pire, dans cet endroit, c'est le calme. Il règne un silence qui m'enveloppe comme une couverture épaisse. Tout est réglé comme du papier à musique. Ils m'apportent à manger à heure fixe. Je prends une douche tous les jours. Ensuite, il y a les interrogatoires. Ils éteignent la lumière pendant la nuit. C'est là que je me sens le plus mal. Dans l'obscurité avec toutes ces pensées. Je m'en veux terriblement d'avoir permis qu'on m'utilise. J'aurais dû le prévoir.

J'aurais dû le prévoir.

Et pendant la nuit, dans l'obscurité, voilà que le désir fou, le désir fou de la revoir m'envahit. Si seulement je pouvais la revoir une fois encore. Si seulement nous pouvions être ensemble, ne serait-ce qu'une fois encore.

Malgré tout.

Je ne me rappelle plus le sujet de la conférence au cinéma de l'université. Je ne me rappelle pas non plus le titre de mon intervention, d'ailleurs cela n'a pas d'importance. C'était quelque chose comme la situation des négociations des armateurs islandais à Bruxelles, quelque chose au sujet de l'UE et nos pêcheries. J'ai utilisé PowerPoint et Excel. Je sais aussi que j'aurais pu m'endormir.

Elle était là. Elle était arrivée en retard et je l'avais tout de suite remarquée parce qu'elle était... merveilleuse. Merveilleuse dès l'instant où je l'ai vue pour la première fois entrer dans la salle, au crépuscule. Derrière elle, la lumière du couloir lui faisait un halo, comme à une star de cinéma. Elle n'avait aucune crainte de se montrer féminine, contrairement à

nombre d'autres femmes ; il y en avait une dans la salle qui était en anorak, assise avec les jambes sur le dossier de la chaise la plus proche. La femme qui se tenait dans l'embrasure de la porte, elle, avait une robe moulante avec de minces bretelles qui laissaient voir de gracieuses omoplates, son abondante chevelure brune lui retombait sur les épaules et ses yeux étaient enfoncés, bruns avec une pointe de blanc qui étincelait. Et lorsqu'elle souriait...

J'ai remarqué ces détails lorsqu'elle vint vers moi sur le podium tout de suite après mon intervention. J'essayais de feindre l'indifférence, plus exactement j'essayais de ne pas la fixer. Ses seins étaient petits et on devinait les mamelons qui pointaient sous la robe. Elle était svelte, avait de gros mollets et des chevilles fines, presque fragiles. Tels des pieds de coupes de champagne. Elle avait une chaînette d'or enroulée autour d'une de ses chevilles. Maman aurait trouvé un mot pour définir sa démarche. "Majestueuse", aurait-elle dit.

J'ai décliné mon identité et nous nous sommes serré la main.

– Oui, je connais ton nom, dit-elle. Moi, je m'appelle Bettý, ajouta-t-elle. J'ai entendu dire du bien de toi\*.

Je refermai mon porte-documents et je la regardai. Comment avait-elle entendu parler de moi ? C'était seulement un an après mon départ à l'étranger et l'ouverture de mon cabinet d'avocat. Mes clients étaient rares, seulement deux d'entre eux entretenaient un rapport avec mon domaine de prédilection, l'équipement pour la pêche en haute mer, je crois. Tout le reste était véritablement ennuyeux : des contentieux concernant des immeubles, des polémiques entre assurances suite à des collisions, des différends dans des affaires d'héritages. Rien ne m'avait particulièrement réussi. Jusqu'à ce que je la rencontre. Elle avait déclaré qu'elle avait entendu dire du bien de moi. Peut-être mentait-elle. Elle était bien préparée quand elle avait fait son apparition dans la salle

---

\* En Islande, tout le monde se tutoie. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

comme une star. Sa robe laissait voir le haut de ses petits seins. Le décolleté était joli. L'or autour de la cheville faisait penser au pied d'une coupe de champagne. Peut-être tout cela n'était-il qu'une mise en scène à moi destinée. Une mise en scène spéciale.

La danse spéciale de Betty.

Quant à lui, il était arrivé plus tard.

– Tu as entendu dire du bien de moi, dis-je. Je ne comprends pas...

– Dans ta spécialité, me coupa-t-elle.

– Comment sais-tu quelle formation j'ai eue ? demandai-je. J'essayai de sourire, feignant de trouver cela spirituel, et non saugrenu ou tout simplement drôle.

– Mon mari recherche un conseiller juridique, dit-elle. Nous recherchons... Elle hésita avant de terminer sa phrase : ... le bon partenaire.

Elle avait donc un mari. Un armateur connu dans le nord du pays. Soudain, je me rappelai que je les avais vus ensemble à la une d'un journal à sensation.

– C'était comment, d'étudier aux États-Unis ? demandai-t-elle.

Il n'y avait pas eu grand-monde pour écouter mon intervention et les gens étaient en train de quitter la salle tandis que nous parlions. L'un d'eux s'arrêta devant le podium et leva les yeux vers nous comme s'il attendait que Betty finisse mais, comme cela traînait en longueur, il s'en alla lui aussi.

– D'où tiens-tu tous ces renseignements ? demandai-je. J'avais cessé de sourire.

– J'ai lu ton rapport final. Je l'ai trouvé très intéressant. Et il y a quelque chose qui est sorti dans la presse, si je me souviens bien.

Elle avait bonne mémoire. Tout ce qu'elle faisait était bien. Je me rendis compte qu'elle me connaissait sans doute depuis que mon sujet de thèse avait fait débat. À sa parution, il avait attiré l'attention parce qu'il mettait en évidence l'influence des quotas sur l'évolution de l'habitat ici, en Islande, et expliquait pourquoi les armateurs devaient payer un impôt

particulier. J'avais oublié que l'Islande était un petit pays. Les médias diffusaient tous les jours des infos sur les résultats de mes recherches et les parties intéressées chez les armateurs en venaient aux insultes. Pendant un moment, ce fut le principal sujet de polémique. Jusqu'à ce que quelqu'un eût l'idée d'augmenter le prix des concombres.

– Tu l'as lu ? dis-je.

– Oui, dit Bettý.

– C'est pas franchement intéressant comme littérature.

– Qui y prendrait plaisir ?

Nous avons éclaté de rire. Je n'avais d'yeux que pour les mamelons de ses seins et elle le vit.



Le pire, c'est le silence.

La solitude et le silence et tout ce temps qui n'en finit pas lorsqu'il ne se passe rien. Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé depuis que je suis en détention provisoire. J'ai demandé à mon avocat qui est venu il y a deux jours, ou plutôt je pense que c'était il y a deux jours, et alors il m'a dit que nous en étions à la deuxième semaine. Comme si nous étions ensemble en détention provisoire. J'aurais préféré me défendre moi-même sans lui, mais je ne sais quasiment rien des affaires criminelles.

Sauf celle-là.

Le temps, pendant tout ce profond silence, je le passe à écouter les bruits. Écouter si quelqu'un passe dans le couloir. Écouter les bruits de pas des gardiens. Leurs pas sont différents. Le gros a une démarche plus lourde que les autres et on l'entend parfois souffler bruyamment quand il arrive devant la porte. Il ne dit jamais rien. Il ouvre, me tend le plateau-repas et referme. Je ne sais même pas comment il s'appelle.

Je sais qu'il y en a un qui s'appelle Finnur. Il est presque causant quand il m'accompagne aux interrogatoires. Il y a aussi Gudlaug. Je n'avais jamais pensé qu'il existait des femmes gardiens. Qui penserait aux gardiens de prison ? Elle m'a parlé de ses deux enfants. Elle m'a dit aussi qu'interdiction était faite aux gardiens de prison de parler avec moi ou avec quiconque est en détention provisoire. Gudlaug ne s'y est pas beaucoup tenue. Lorsqu'elle arrive devant la porte, on entend claquer ses sabots : clic-clac, clic-clac. Je compte les clic-clac. Depuis le moment où on les entend jusqu'à ce qu'ils disparaissent, il y a soixante-huit pas.



Gudlaug m'a parlé d'un homme qui était en détention provisoire chez eux sans aucune raison. Ils l'ont gardé sept semaines. Lorsqu'il a été libéré, il savait écarter les mains pour mesurer une distance d'un mètre exactement. Au millimètre près. Il pouvait se taire pendant exactement soixante secondes. À la fraction de seconde près.

J'ai toujours cru que la détention provisoire se faisait à Reykjavík, mais c'est en fait à Litla-Hraun\*. Quoi de plus désolant ?

Je pense aux miens. À l'opinion que maman a de moi. À tous les soucis que je lui ai donnés. Et pas seulement à cause de cette affaire. Mais pour tout. Et à la réaction de mon frère. Nos relations ne sont pas bonnes. Est-il revenu de Grande-Bretagne ? Mon avocat m'a dit qu'il avait l'intention de revenir en avion, mais il serait déjà venu s'il en avait eu l'intention. Qu'est-ce que papa aurait dit ? Je pense aussi à ce que disent les médias, bien que ça n'ait pas grande importance. Ça fait longtemps qu'ils n'ont pas eu quelque chose comme ça. Ça fait longtemps qu'ils n'ont pas eu une affaire comme celle-là à se mettre sous la dent. Ils disent que cette affaire est unique en son genre. Que c'est un coup monté. Qu'on a rarement vu une chose pareille en Islande.

Je ne sais pas. Comme je l'ai déjà dit, je ne sais rien des affaires criminelles.

Et je passe mon temps à tout repasser dans ma mémoire.

À penser à Bettý.

Je venais de terminer ma dernière intervention ce jour-là lorsqu'elle m'invita à prendre un café. Je regardai l'heure pour faire semblant d'avoir quelque chose de plus intéressant à faire, mais elle paraissait savoir que rien ne m'attendait au bureau. J'avais l'intention de trouver une excuse quelconque, mais aucune ne me vint à l'esprit à ce moment-là et je hochai

---

\* C'est la plus grande prison d'Islande, à Eyrarbakki, sur la côte sud-ouest.

la tête. Elle avait dû s'apercevoir de mon hésitation parce qu'elle se mit à sourire. Elle ne lâchait pas prise pour autant. Elle insistait, tout en restant un modèle de politesse. Elle se tenait devant moi, souriante, en attendant que je dise : d'accord.

– D'accord, dis-je. Peut-être un tout petit café alors.

Elle était habituée à ce que les gens lui disent "D'accord".

Nous passâmes à l'hôtel *Saga*. Les gens la connaissaient. Elle me dit que tous les armateurs importants des autres régions du pays y passaient la nuit. Le service y était le meilleur. Elle ne me racontait pas d'histoire. Les serveurs s'inclinaient et faisaient des courbettes tout le temps. Le jour touchait à sa fin et elle nous commanda du café, une bonne liqueur et une toute petite tranche de gâteau au chocolat. Ils apportèrent tout cela sans qu'on y prête attention.

– À mettre sur la chambre ? demanda le maître d'hôtel. Il se frottait les mains et je vis que c'était tout à fait involontaire.

– Oui, merci, fit-elle.

– Nous avons aussi une maison qu'on vient de rénover ici, à Reykjavík, me dit-elle. Elle est dans le quartier de Thingholt. Mon mari l'a achetée il y a deux ans, mais nous ne l'avons jamais utilisée. Il pensait la faire démolir pour en construire une neuve sur le terrain, mais il a étudié les idées de l'architecte d'intérieur et...

Elle haussa les épaules, comme pour montrer que cela n'avait aucune importance que la maison de Thingholt reste debout ou soit démolie.

– Hmm... marmonnai-je avec un délicieux goût de gâteau au chocolat dans la bouche.

Je me mis à réfléchir à mon petit appartement. Mes collègues juristes avaient tout de suite emménagé dans des pavillons. Ils possédaient des voitures spacieuses et coûteuses, allaient en Autriche faire du ski, faisaient des voyages dans ce pays du soleil qu'est l'Italie et allaient faire leurs achats à Londres. Peut-être que moi aussi j'avais envie de faire comme eux, de faire fortune. Peut-être que c'est pour ça que je suis ici. Je n'ai jamais su me débrouiller avec l'argent. Les crédits que

j'ai eus sur le dos pour mes études étaient énormes. Mon petit appartement était entièrement à crédit. La voiture que je conduisais ne démarrait même pas quand je voulais.

Il fallait que tout ça change.

– Nous sommes beaucoup à Reykjavík, dit Bettý. Elle ouvrit son étui et en retira une cigarette sans filtre. Elle m'a dit plus tard que ses cigarettes étaient grecques, importées spécialement pour elle. Les fabricants refusaient de mettre un avertissement sur les paquets bien que leur nocivité soit plusieurs fois supérieure à celle des américaines. Elle l'alluma avec un briquet en or. Son rouge à lèvres se déposa sur la cigarette qu'elle avait à la bouche.

– Où habitez-vous autrement ? demandai-je.

– À Akureyri\*. Mon mari possède une société maritime. Il est de l'est du pays. Moi, je suis de Reykjavík. Nous habitons ensemble depuis sept ans.

– Et c'est lui qui cherche un conseiller juridique ?

– Oui. Il est en réunion à la LÍÚ\*\*. Je l'attends d'une minute à l'autre.

– Et pendant ce temps-là, tu vas à une conférence sur le management de la pêche en mer et l'UE.

Elle éclata de rire.

– Il savait que tu serais à cette conférence et c'est lui qui m'a demandé de te parler. De temps en temps, je suis utile à l'entreprise. Le plus souvent quand il a besoin d'amuser d'autres armateurs et copropriétaires dans toutes ces sociétés par actions ou bien des étrangers avec qui il traite. Des Allemands, pour la plupart.

– Et il t'a demandé de me contacter ?

– Est-ce que tu peux le rencontrer aujourd'hui ? Nous partons dans le Nord demain, et il y a un bal à la LÍÚ ce soir. Ici, à l'hôtel. Si ça t'intéresse, je peux... Mais tu n'as peut-être pas le temps... Ou bien tu n'en as pas envie...

---

\* La plus importante ville du nord de l'Islande.

\*\* LÍÚ : *Landssamband íslenskra útvegsmanna*, Union des armateurs islandais.

– Pourquoi est-ce qu’il a besoin d’un conseiller juridique ?  
– À cause des étrangers. Il a besoin de savoir où il met les pieds, avec l’Union européenne. Tu sais tout sur ce truc-là. Et lui, il ne comprend pas les contrats. Ils sont rédigés dans une langue juridique à laquelle personne ne pige rien sauf les initiés. Toi, tu sais comment ça marche. Lui, c’est tout juste s’il comprend l’anglais.

Elle éteignit sa cigarette.

– Il paie bien, dit-elle. La cigarette devait être vraiment forte, car sa voix, qui était déjà enrouée, grave et sexy, en devint plus rauque... Il ne faut pas que tu te fasses de souci pour ça, continua-t-elle. Excuse-moi, est-ce que tu fumes ? J’aurais dû t’en offrir une.

– Non, merci, je ne fume pas.

– Encore du café ?

– C’est pas possible, dis-je. Il faut que j’y aille.

– Est-ce que je te verrai ce soir ?

Toujours cette insistance polie. J’avais envie de lui dire de laisser tomber et de partir car quelque chose chez elle me tapait sur les nerfs. J’avais l’impression de ne rien avoir à faire avec elle, de ne rien avoir à faire avec son mari, ni avec sa grande, son énorme société maritime dans le Nord, de ne rien avoir à faire avec leur richesse, leur maison à Thingholt qu’il leur était égal de faire raser. De ne rien avoir à faire avec ce monde dans lequel les serveurs s’inclinaient et faisaient des courbettes en apportant des plateaux pleins de gâteaux.

– Je sais que mon mari a très envie de te rencontrer, dit-elle.

Encore son insistance.

– C’est que... dis-je en essayant de trouver les mots justes. Tout cela est très tentant, mais je ne sais pas où je vais. Je ne sais pas qui tu es, je ne t’ai jamais vue avant. Je sais qui est ton mari et je connais un peu son entreprise, comme tout le monde en Islande probablement. S’il veut m’engager pour un travail ou une mission, il peut me contacter au bureau tout comme les autres. Merci pour le café.

*Cet ouvrage a été composé par  
FACOMPO  
à Lisieux (Calvados)*

N° d'édition : 2814001 – N° d'impression :  
Dépôt légal : octobre 2011

*Imprimé en France*



**Arnaldur Indridason**

Bettý

TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR PATRICK GUELPA

**D**ans ma cellule je pense à elle, Bettý, si belle, si libre, qui s'avavançait vers moi à ce colloque pour me dire son admiration pour ma conférence. Qui aurait pu lui résister ? Ensuite, que s'est-il passé ? Je n'avais pas envie de ce travail, de cette relation. J'aurais dû voir les signaux de danger. J'aurais dû comprendre bien plus tôt ce qui se passait. J'aurais dû... J'aurais dû... J'aurais dû...

Maintenant son mari a été assassiné et c'est moi qu'on accuse. La police ne cherche pas d'autre coupable. Je me remémore toute notre histoire depuis le premier regard et lentement je découvre comment ma culpabilité est indiscutable, mais je sais que je ne suis pas coupable.

Un roman noir écrit en parallèle avec la série des aventures du commissaire Erlendur Sveinsson.

**Arnaldur INDRIDASON** est né à Reykjavik en 1961. Diplômé en histoire, il est journaliste et critique de cinéma. Il est l'auteur de romans noirs couronnés de nombreux prix prestigieux, publiés dans 37 pays.

Éditions Métailié  
20 rue des Grands Augustins 75 006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)